**DIEU EXISTE, SON NOM EST PETRUNYA**

**De Teona Strugar Mitevska**



**L’un des plus beaux personnages de femme vus depuis longtemps au cinéma.**

Par une matinée glaciale de janvier, la jeune trentenaire Petrunya, aux formes très généreuses, de retour d’un entretien d’embauche humiliant, longe les berges de l’Otinya, aux abords de Split. L’Otinya est une petite rivière dans laquelle, le jour de l’Epiphanie, des jeunes gens exaltés se précipitent afin de se saisir de la croix lancée par un dignitaire de l’Eglise orthodoxe locale : une année de bonheur doit venir consacrer le valeureux vainqueur de la cérémonie. Grisée par l’effervescence qui entoure l’évènement, Petrunya se jette dans l’eau glacée et s’empare du talisman, avant d’être ceinturée par des mâles furibonds. Jamais une femme n’avait en effet osé briguer ni conquérir le symbole révéré et, plus encore, poussé l’offense jusqu’à refuser de le restituer au récipiendaire légitime !

A partir de ce cas véritable, Teona Strugar Mitevska conduit ce que l’ancienne rhétorique appelait une *disputatio*, générée par le face-à-face entre les deux camps irréconciliables que sont la législation civile et la toute-puissance du sacré. D’un point de vue strictement juridique, Petrunya n’a bien sûr enfreint aucune règle, et la jeune femme a beau jeu de faire valoir ses droits auprès des deux fonctionnaires de police qui l’incarcèrent. La voix de la Tradition religieuse est autrement plus véhémente : l’auteure du sacrilège, qui s’entête à conserver son butin, doit expier son péché – et les hiérarques ne montreront aucun scrupule à la livrer à la vindicte de la populace. Derrière ce dernier discours se trouve tapi l’impensé patriarcal commun à tous les fondamentalismes : impure par essence, la femme doit être exclue des sphères culturelle et politique, dévolues à la seule juridiction masculine.

La croix, devenue la possession tout à la fois sublime et dérisoire de l’insurgée, se trouve ainsi chargée, en fonction du contexte, d’une pluralité de significations, dont le récit parcourt tout le gradient. Délicatement posée, telle une relique, sur le corps dénudé de Petrunya après la victoire, elle devient le labarum du clergé et des plongeurs spoliées avant d’être remise au policier, avec ce commentaire désabusé : « Ils en ont davantage besoin que moi. » Les tourmenteurs ont, à ce moment, déserté les lieux, mais il s’agit ici de l’insubordination la plus radicale de Petrunya, qui désymbolise le fétiche pour le réduire au rang de simple objet transitionnel. Comme on le voit ici, le sacré n’existe pas en tant que tel. Il ne résulte jamais que de la convergence de croyances qui communiquent à l’objet son aura, un nimbe qui s’évapore dès que s’évanouit la foi, si nécessaire à l’unité des cellules sociales, auxquelles Petrunya demeurera à jamais étrangère. **Seule au milieu du cadre des premier et dernier plans du film, elle est alors l’emblème de l’inassimilable étrangeté au monde.**

Baptiste Roux